

《人文學報》  
第二十八期 ( 92.12 ) , pp. 211-249  
國立中央大學文學院

## **La comtesse de Mortsauf ou la vertu condamnée**

*Chen Wei-Ling* \*

### **Outline**

Introduction

Conclusion

---

\* Assistant Professor  
Department and Graduate Institute of Foreign Languages and Literatures, National Taiwan  
University

## The countess of Mortsauf and Her Guilty Virginity

The paper intends to bring up a critique of the concept of virginity, a quality long held as a supreme virtue of femininity. The paper is divided in two sections : (i) the crisis of utmost virtuousness; ii) the reason to rebuff love. I assert the necessity of sensual desire, exploring through Balzac's works and theories that platonic love readily leads to tragedy. The countess of Mortsauf believes in "pure love" and the possibility to acquire accordance between physical aspiration and religious yearning; this is vain hope, and in the end the countess turns her back on religious belief and hope. The paper also demonstrates the sexual need of the male. Félix declares to the countess, "unpossessing love sustains itself through the surging of desire, but then comes an extremely painful moment. Men as we are are equipped with an ability that cannot be given up, or they should be men no more. As deprived of the nutrition that sustains itself, the heart can only devour itself; the heart shall feel a kind of tranquility, which is not death, but the prelude to death." The paper lastly expounds what induces decisively the countess to reject Félix. The countess, an ingrained pessimist, finds in love only its despondent facets : jealousy, betrayal, and desertion, and eventually forsakes the worldly path.

**Key words** : The countess of Mortsauf, utmost virtuousness, platonic love, physical love, religion

## Résumé

La pudique comtesse, voulant rester fidèle à la foi jurée, au sacrement qu'elle a reçu, immole ses « penchants naturels » aux commandements de la religion. Elle veut spiritualiser son amour. Ce qui lui vaut l'abandon total de son amant et la mort. La société s'efforce d'étouffer la nature ; or à chaque instant celle-ci affirme ses droits. Les derniers moments de la comtesse sont torturés de regrets délirants. Sans doute, Balzac respecte les lois de la nature. Cette étude consiste à critiquer l'angélisme chez Mme de Mortsauf, qui est condamné comme utopique et dangereux. Nous faisons remarquer que pour Balzac, les amours chastes risquent de mal se terminer. Dans *Le Lys dans la vallée*, le refus de la sexualité de la comtesse constitue en effet la raison principale de la trahison. Nous montrons également que dans *La Comédie humaine*, plusieurs oeuvres publiées avant ce roman de l'impossible amour, prouvent déjà que ces jeux faussement innocents provoquent le malheur. L'union des âmes est nécessaire dans l'amour vrai mais elle ne suffit pas. Nous rendons compte ensuite des idées pertinentes de Balzac sur la question de l'amour platonique, et des événements qui amènent l'écrivain à des réflexions prolongées sur les mérites respectifs de l'amour passionné et de l'amour platonique. Enfin, cette recherche étudie les raisons profondes, cachées, inexprimables, qui sont aussi les plus vraies et déterminantes pour lesquelles la comtesse se refuse à l'amour de Félix. La comtesse ne croit pas au bonheur humain. C'est une âme de renoncement, que les circonstances révèlent et que la douleur a de bonne heure mûrie.

Mots-clés : Madame de Mortsauf, angélisme, amour platonique, amour physique, religion

## Introduction

*Le Lys dans la Vallée*, commencé au printemps de 1835, et terminé pendant l'été de 1836, est évidemment inspiré par deux modèles : *La Nouvelle Héloïse* (Jean-Jacques Rousseau, 1761) et *Volupté* (Sainte-Beuve, 1834). De même que ces deux romans, *Le Lys* présente une situation triangulaire : c'est l'histoire d'un jeune aristocrate, Félix de Vandenesse, et de ses amours avec l'épouse d'un autre aristocrate, M. de Mortsauf. Voici donc en somme le tableau que Balzac nous présente : celui d'une femme vertueuse et dévote, d'une épouse fidèle, qui dresse un jeune homme, de neuf ans plus jeune qu'elle-même, aux habitudes d'une affection chaste et idolâtre. Elle nourrit cette affection de récompenses assez maigres et peu tangibles : sa main à baiser ou à étreindre, de temps en temps un baiser au front, une mèche de ses cheveux à thésauriser, etc. A mesure que Félix passe de l'adolescence à l'âge mûr, malgré le fait que les exigences de sa virilité se font de plus en plus pressantes, elle réussit tant bien que mal à le tenir persuadé du bonheur que lui procure cette intimité idéale. Entre temps, il a sa carrière à faire à Paris – au service diplomatique. Dans la capitale, sa réputation de parfait chevalier éveille l'esprit de concurrence chez une mondaine anglaise, la lascive, la passionnée Lady Arabelle Dudley, qui se jette à sa tête et lui fait connaître les transports de la volupté qu'Henriette de Mortsauf lui avait refusés. De là il arrive que, dans l'âme de Félix, sévit une guerre à outrance entre l'amour sensuel et l'amour spirituel, entre « la maîtresse du corps » et « l'épouse de l'âme ». Le triomphe d'Arabelle est trop fort pour Henriette, il brise en elle le ressort vital et, assez rapidement, elle succombe à une maladie mortelle. Ses derniers moments sont torturés de regrets délirants.

Tels sont, dans leur simplicité, les événements de cette histoire. L'originalité de Balzac, en l'écrivant, réside dans les modifications qu'il a apportées à la situation de « l'éternel triangle ». Chez Rousseau, au secours de Julie de Wolmar

étaient venues la confiance et la sympathie d'un mari philosophe, pour la seconder dans la tâche de convertir sa liaison de jeunesse avec Saint-Preux en une honnête « union d'âmes. » Dans *Volupté*, Mme de Couaën a un mari digne d'estime sinon d'admiration. M. de Mortsauf, au contraire, est un hypocondriaque, un névrosé ; replié sur soi, très irascible, prêt à s'appuyer sur un homme plus fort ou plus calme que lui, et qui s'appuie en effet sur Félix en qui il ne voit jamais un rival ; et avec tout cela, il s'acharne à jouir de ses droits conjugaux en dépit de la maladie vénérienne dont il souffre. Sous un autre rapport, il est vrai, les trois romans se ressemblent : la présence d'enfants qui existent comme garantie de la loyauté de leur mère – garantie d'autant plus forte dans le cas d'Henriette qu'ils sont frêles et malingres. Mais Balzac a su rendre M. de Mortsauf assez méprisable pour qu'elle se sente fortement tentée de le quitter pour s'en aller avec Félix<sup>1</sup>. Elle ne cède pas à cette tentation. A la fin, la recluse solitaire et malheureuse de Clochegourde regrette sa fidélité et meurt de n'avoir pas connu l'épanouissement charnel.

*Le Lys* paraît en 1835. Le lys de la vallée de l'Indre, loin de Paris et de ses scandales, incarne les vertus qui ne sont plus de mise dans sa classe. *Le Lys* démontre la décadence des classes supérieures de la société française à travers cette héroïne pudique. Le roman accuse même les structures sociales qui laissent naître, et mourir, une Henriette de Mortsauf. La jeune femme est exceptionnelle parce qu'elle met en pratique les enseignements de sa religion et donc de sa conscience en un temps où il est déjà trop tard pour revenir aux vertus héroïques d'avant 89. Elle tombe victime de l'intransigeance de sa classe pour laquelle, néanmoins, il existe deux poids et deux mesures, ce qu'on sait fort bien à Paris, un peu moins en province, et à quoi Henriette de Mortsauf veut demeurer insensible tant sa nature s'y refuse.

---

<sup>1</sup> La jeune femme est mal mariée, ce qui est courant, dans son milieu, à l'époque, et est presque, devrait-on dire, de rigueur dans ces grandes familles.

Tout légitimiste qu'il soit, Balzac n'est pas aveugle aux défauts du régime ni à la vanité, de façade, des efforts surhumains que cette société exige d'une nature telle que celle de Mme de Mortsauif qui, elle, croit fermement à la valeur de ces efforts. On ne saurait aussi échapper complètement à son temps. Henriette de Mortsauif a la malchance d'être venue trop tard dans un monde qui se désagrège et d'être aussi sous l'influence de courants nouveaux, plus fous, plus vibrants de vie. Enfin, l'héroïne de Balzac peut-elle sans cesse opposer ses sacrifices à l'appel de sa nature sensuelle sans broncher ? (Rossard, 80-1) Selon Alain, « on ne penserait jamais à sauver son âme si on ne la voyait perdue, » et « le besoin de pureté et de hauteur ne serait point senti si l'on n'avait rien à mépriser de soi. » (Alain, 31) C'est le souvenir des baisers du collégien qui veut cette reprise continuelle de soi ; en sorte que « le sentiment, qui est tout d'esprit, ne peut se développer tel sans quelque violence première des sens, dont on sait qu'on ne se délivrera jamais. » (Alain, 31) Et par exemple, la charité des doux ne vaut guère, ni la générosité des insoucians. Ainsi, on comprend assez en quoi consiste la jalousie mortelle d'Henriette à qui la vertu est difficile, et finalement meurtrière, et qui voulait n'être qu'âme. « Peut-être en une vue sur les plaisirs, qu'elle comprend qu'elle pourrait sauver. » (Alain, 31) Mais cette réflexion vient en un temps où ni l'offre ni la demande ne sont plus possibles. C'est comprendre tout l'amour dans le moment qu'on s'en est séparé pour toujours. C'est un remords qui a pour objet la vertu.

Notre recherche tentera de dénoncer la fidélité qui est censée être la plus haute vertu des femmes. Ce travail contient deux parties « Le danger de l'angélisme<sup>2</sup> » et « les raisons de la trahison<sup>3</sup> ». Pour expliciter cette première idée du danger de

---

<sup>2</sup> Cette première partie contient quatre petits chapitres : a) *Mme de Mortsauif ou la plus pudique figure littéraire*. b) *Balzac et l'amour platonique* c) *L'angélisme utopique* d) *La société et la nature*.

<sup>3</sup> Cette deuxième partie contient quatre petits chapitres : a) *L'érotisme frustré*. b) *Le refus de la*

l'angélisme, nous soulignerons la tragédie qu'entraîne inévitablement l'amour platonique et la considération qu'il faut accorder aux exigences des sens. Mme de Mortsauf se fie à l'amour chaste, croit à une connivence possible entre ses désirs et son aspiration religieuse. C'est un chimérique espoir. À la fin, elle renie sa foi et son espérance : « Je ne sais plus ce qu'est la vertu, dit-elle, et n'ai pas conscience de la mienne ! », (1206) puis « ils me parlent de paradis ! .. Non, l'enfer, s'écria-t-elle, mais le bonheur ! » (1209) Henriette de Mortsauf sortira vaincue dans l'âpre lutte de l'esprit et de la vertu contre les tentations de la chair. Pour étudier les raisons de la trahison (de son amant Félix), nous ferons remarquer les besoins de l'homme en matière d'amour. Félix déclare : « Un amour sans possession se soutient par l'exaspération même des désirs ; puis il vient un moment où tout est souffrance en nous, qui ne ressemblons en rien à vous. Nous possédons une puissance qui ne saurait être abdiquée, sous peine de ne plus être hommes. Privé de la nourriture qui doit l'alimenter, le cœur se dévore lui-même, et sent un apaisement qui n'est pas la mort, mais qui la précède. »(1121) La mysticité de Félix n'est pas assez forte pour rendre l'amour qu'il éprouve pour Mme de Mortsauf réellement pur. Pour Balzac, il ne saurait exister d'amour véritable rien qu'avec les abusives croyances de l'amour platonique. Nous ne nous contenterons pas de démontrer que la raison déterminante de la trahison est l'intuition profonde, la certitude pour ainsi dire latente, du refus définitif de la comtesse, le pressentiment de son impossible amour ; nous étudierons également les raisons profondes, cachées, inexprimables, qui sont aussi les plus vraies et déterminantes pour lesquelles la comtesse repousse Félix : irrémédiablement pessimiste, Mme de Mortsauf n'entrevoit dans la réalisation de l'amour que les tourments qui le suivent de près, la jalousie, la trahison, l'abandon. Elle est sur la voie du renoncement.

## 1 Le danger de l'angélisme

---

*sexualité. c) Le danger des jeux faussement innocents. d) Madame de Mortsauf désabusée.*

### a) Mme de Mortsauif ou la plus pudique figure littéraire

La foi imprègne la nature morale de madame de Mortsauif, profondément chrétienne. Henriette appartient à une lignée de grandes héroïnes, dont madame de Couaën, madame de Rênal, Julie d'Etanges, la princesse de Clèves ne sont que les plus illustres. Mais Madame de Mortsauif donne à sa croyance une aspiration mystique<sup>4</sup> qui manque aux autres, trait original qui ne vient pas de la tradition (La divine Julie d'Etanges ignore ce mouvement spirituel ; elle fait bien oraison parfois, vers la fin, mais avec mesure et bien plutôt elle discute sagement du dogme avec son pasteur). Madame de Mortsauif appartient entièrement à l'Eglise<sup>5</sup> et obéit scrupuleusement à ses confesseurs.<sup>6</sup>

Il est étrange que ce soit Balzac qui, de tous les grands auteurs du XIXe siècle, ait fait le portrait de l'héroïne la plus pure, la plus pudique. Il ne passait pas, on le

---

<sup>4</sup> Ce n'est pas à son mysticisme qu'il faut rattacher le don de voyance, un peu étonnant, que possède Henriette. Sa voyance est en quelque sorte spécifique, lui vient du coeur, ne peut se manifester qu'exceptionnellement et en faveur de ceux qui lui sont le plus chers, ses enfants et Félix. «J'ai dans l'âme un oeil qui voit l'avenir pour vous comme pour mes enfants ... don mystérieux que m'a fait la paix de ma vie et qui, loin de s'affaiblir, s'entretient dans la solitude et le silence. »(981)

<sup>5</sup> Mais suit-on bien le sens du livre en disant que «l'héroïne prend toute la splendeur qui lui permet d'exercer son apostolat : conduire le tumultueux amoureux à la pureté spirituelle ? » Elle lui défend au contraire de devenir prêtre au moment où lui-même aspire – si passagèrement – à cette pureté. Elle est en proie elle-même au plus tumultueux désir et elle transige avec sa foi en préparant de donner sa fille plus tard à celui qu'elle aime et dont elle accepte l'amour, pour le garder à présent auprès d'elle. Intérêt trop humain dont elle s'accuse elle-même, dont elle révélera à la fin combien elle lui fut asservie.

<sup>6</sup> Pourquoi cet élément dans sa psychologie ? Selon Baldensperger, «en pleine efflorescence swedenborgienne, Balzac ne peut s'empêcher de tenir cette frémissante histoire dans une atmosphère d'initiation ». C'est beaucoup dire. La parution de *Séraphita* date déjà de 1834 et rien n'est moins sûr que l'adhésion de Balzac au système abscons et puéril de Swedenborg, même au temps de son livre.



sait bien, pour un délicat. Balzac a voulu donner à son personnage des couleurs chrétiennes sinon du catholicisme le plus orthodoxe. On sait les différentes sources de Balzac pour son personnage, celle de la vie et celles de la littérature. L'héroïne du *Lys* doit non seulement à la Dilecta, la marquise de Castries (autre Henriette), mais probablement à la comtesse Guidoboni-Visconti, Delphine de Girardin, Mme Récamier, Zulma Carraud, Mme Hanska sans parler de la bienheureuse Marguerite Rousselé de Saché. Elle ne serait pas non plus ce qu'elle est dans son comportement, le ton de sa vie et même de sa mort sans la Laure de Pétrarque, l'Astrée, la Princesse de Clèves, la Julie de Rousseau, la Claire d'Egmont, Atala et la Mme de Rênal de Stendhal. Elle demeure unique, cependant. Elle possède bien à sa manière le mélange de pudeur physiologique et caractérologique et de pudeur sociale que colore la mysticité romantique, la mysticité du premier Romantisme, celui du retour à un christianisme primitif plus poésie que véritable foi. (Flat, 37) Dans *Seigneur, apprends-nous à prier* (chap : « la séquestrée »), l'auteur Paul Claudel évoque Mme de Mortsauf en même temps que Béatrice, Dulcinée, Bérénice, la Sylphide de Chateaubriand : ces figures mythiques de la femme expriment sa vocation essentielle qui est d'ordre mystique. C'est le mysticisme martiniste qui forme la jeunesse d'Henriette. Balzac propose une définition assez précise du martinisme : « Cette doctrine donne la clef des mondes divins, explique l'existence par des transformations où l'homme s'achemine à de sublimes destinées, libère le devoir de sa dégradation légale, applique aux peines de la vie la douceur inaltérable du quaker, et ordonne le mépris de la souffrance en inspirant je ne sais quoi de maternel pour l'ange que nous portons au ciel. C'est le stoïcisme ayant un avenir. La prière active et l'amour pur sont les éléments de cette foi. »(1010)

Les terribles baisers du bal ont sillonné l'âme de Madame de Mortsauf, réveillé l'ardeur de son song, fait entrer le désir dans son coeur<sup>7</sup>; c'est le souvenir

---

<sup>7</sup> Sur le moment, Félix ne s'intéresse pas au visage de l'inconnue : «Je me haussai tout

obsédant qu'elle en garde qui reste empreint d'une « impérieuse volupté »<sup>8</sup>. Cependant l'ébranlement est tout physique, elle reçoit ces baisers dans le dos et ne voit qu'après coup leur auteur, aussi honteux qu'audacieux. Mais ces baisers à la trace brûlante sont le secret de la comtesse, et nous ne le connaissons qu'à la fin. Elle l'enfouit au fond de son cœur, le repousse, voudrait l'oublier ; sa conscience n'accepte pas cette intrusion de l'instinct, son âme chrétienne s'effraie de cette tentation de la chair. Ce n'est que peu à peu qu'on devine cette lutte. La pudique comtesse apparaît à nos yeux ce qu'elle veut être, ce qu'elle veut rester, non seulement vertueuse, irréprochable mais inaccessible, au-dessus de l'idée de la faute. Le conflit reste caché ; les propos amers qui lui échappent souvent : « N'ajoutez pas à mes souffrances, vous ne les savez pas toutes. Les plus secrètes sont les plus difficiles à dévorer »(985), semblent explicables par ses multiples ennuis. La fière châtelaine garde un air souverain.

Mme de Mortsau est en effet une sainte, qualificatif que l'on trouve dans le texte. Henriette de Mortsau veut rester fidèle à la foi jurée, au sacrement qu'elle a reçu et elle immole ses « penchants naturels » aux commandements de la religion. La chrétienne veut, dans sa tendance mystique, spiritualiser son amour. Au fond

---

palpitant pour voir le corsage et fut complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle."(984)

<sup>8</sup> Charlotte éprouve une émotion analogue, le jour où Werther la serre brusquement dans ses bras. "Son sang si pur et qui coulait avec tant de douceur était maintenant dans un trouble fiévreux, et mille sentiments déchiraient son noble cœur. Était-ce le feu des embrassements ... étaient-ce indignation de sa témérité ?" Encore a-t-elle une tendre amitié pour Werther. Julie aussi ressent ce choc; en donnant à Saint-Preux un baiser dans le bosquet de Clarens, elle apprend qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. « Un seul instant embrassa les miens d'un feu que rien ne put éteindre. » (1201) Mais Félix n'est qu'un acteur anonyme, il prépare le terrain sans savoir que le grain germera pour lui.

d'elle-même, n'entend-elle pas encore l'enseignement de Massillon ? Il n'y a de valable que l'amour divin, lui ne trompe pas, ne déçoit pas, ne fait pas souffrir ; l'amour terrestre devrait en être une image, un reflet, une approximation. Le sens maternel qu'elle tente de donner au sien n'est que la forme la plus pratique que pourrait peut-être revêtir ce pur amour.

Henriette se persuade que le moyen le plus sûr de se défendre contre les avances de Félix est d'insister sur ses obligations maternelles, et même de faire semblant de compter Félix parmi ses enfants. Il y a certains moments où Félix, comme Jean-Jacques Rousseau dans ses rapports avec Mme de Warens, se plie à ses exigences au point de l'appeler « maman ». (919) Comme l'a montré le professeur Hunt, qu'une femme essaie d'écarter les avances d'un admirateur en lui faisant l'offre d'un lien de parenté innocent, cela est vieux jeu, un expédient de tous les temps. "Soyez donc mon frère ou mon fils" (*Lélia*, 25) avait dit Lélia à Sténio. Mme de Couaën, faisant preuve d'une originalité à laquelle on ne s'attendrait guère de la part d'une personnalité tellement vague, demande à Amaury de l'aimer "seulement comme m'aimait ma mère." (*Volupté*, 54) Proposer à un jeune homme de remplir la fonction de mère auprès de sa bien-aimée, c'est tout de même un peu fort ! Henriette de Mortsauf à son tour fait preuve d'une originalité non moins frappante – mais involontairement comique, hélas ! – quand, cédant au souvenir nostalgique du tendre dévouement que sa tante, la duchesse de Verneuil, lui avait prodigué, elle dit à Félix : "Aimez-moi comme m'aimait ma tante." (998) Avec une docilité exemplaire, Félix lui obéit; et au cours du roman cette formule se répète avec la régularité d'un refrain. Le comble de l'absurdité est atteint quand les deux amants se récitent une sorte de litanie sur l'amour idéal et que Félix se laisse attribuer successivement le rôle de frère, de fils, d'adorateur chevaleresque, pour se voir enfin confiné dans le rôle de tante !

## **b) Balzac et l'amour platonique**

Honoré de Balzac lut attentivement *Volupté* et ne fut pas lent à condamner cette oeuvre. Sa désapprobation était en partie motivée par des rancœurs personnelles, mais par surcroît il avait, très sincèrement, mauvaise opinion du roman, relativement à l'action et à la psychologie en même temps. Balzac entreprit-il réellement *Le Lys dans la Vallée* comme un acte de vengeance personnelle ? Oui, s'il faut nous en tenir à l'affirmation de Sainte-Beuve lui-même : « Je lui passerai ma plume au travers du corps. Je me vengerai et je referai *Volupté*. »(Hunt,8) Il existe en effet entre *Volupté* et *Le Lys dans la vallée* une parenté. Le sujet des deux romans est identique, de même que le schéma de l'intrigue. Un jeune homme s'éprend d'une femme mariée, mère d'un garçon et d'une fille, qu'il parvient à troubler, mais qui ne cède pas. Balzac se propose, dans *Le Lys*, d'approfondir le problème de l'amour platonique, moins du point de vue du mâle, comme Sainte-Beuve l'avait fait, que du point de vue féminin. Le livre devait être « un bréviaire femelle. » (Frappier-Mazur, 50) Par contraste avec *Volupté*, dont l'héroïne « n'est pas assez femme »(Frappier-Mazur, 51) son livre devait évoquer « une figure de femme charmante »(Frappier-Mazur, 50) : un modèle de perfection terrestre. Du reste *Le Lys* devait être « sublime et point ennuyeux. » (Frappier-Mazur, 50)

On peut se demander : comment et pourquoi, la question de sa rivalité avec Sainte-Beuve mise à part, arriva-t-il à Balzac de s'intéresser à l'amour platonique ? Il avait en lui plus de Rabelais que de Marguerite de Navarre. Il n'en avait pas moins trouvé que c'était tantôt avantageux, tantôt nécessaire de filer le parfait amour. Sa liaison avec Mme de Berny avait été, à ses débuts, passionnément érotique et l'était restée pendant des années. En 1832, les feux de la passion étaient éteints. Pendant l'intervalle, la duchesse d'Abrantès, en tant que maîtresse, avait eu son jour. L'affaire avec la marquise de Castries, à partir de 1831 jusqu'en 1833, est très visiblement pertinente à notre sujet : une amitié initiée au moyen d'un échange de lettres s'était convertie en tendresse ; puis, au moment où les espérances de

Balzac étaient à leur comble, la marquise les anéantit en se refusant à porter cette tendresse au-delà de la faveur d'un baiser. La fureur de Balzac persista pendant plus d'une année. Ensuite, à partir de 1832, il y eut aussi le début de son amitié avec la comtesse polonaise, Eveline Hanska. Cette liaison tira également son origine d'une correspondance d'abord anonyme – sorte de communion sentimentale et littéraire entre deux esprits désincarnés, ou du moins entre deux esprits dont les corps étaient séparés par une immense distance géographique. Mais ils s'étaient rencontrés personnellement trois fois entre 1833 et 1835 : ils étaient devenus amants et s'étaient promis de s'épouser dès que le vieux mari de la comtesse serait mort. C'est ce qu'ils furent à la fin : mais pas avant 1850, cinq mois seulement avant la mort de Balzac lui-même. Ils ne se revirent plus entre 1835 et 1843, en dépit du fait qu'ils entretenirent une correspondance un peu spasmodique mais copieuse. Or, ce qui nous intéresse dans cette liaison, c'est qu'avec un mari à l'arrière-plan et, entre eux, toute la plaine danubienne, elle était forcément platonique la plupart du temps. C'est ainsi sans doute que, vers 1835, ces trois situations – son affection pour la Dilecta, devenue filiale, sa passade érotico-sentimentale avec Mme de Castries, et la liaison plus durable avec Mme Hanska – l'amènèrent à des réflexions prolongées sur les mérites respectifs de l'amour passionné et de l'amour platonique : la première partie de *La Femme de trente ans*, et un des *Contes drôlatiques*, sont là pour en témoigner. La publication de *Volupté* ne servit qu'à mettre le feu aux étoupes. (Martineau, 26)

### c) L'angélisme utopique

Au moment d'écrire *Le Lys dans la vallée*<sup>9</sup>, Balzac relit *L'Homme de désir*, dont il tire parti dans *Séraphita*. Le romancier admire l'élévation spirituelle et les qualités poétiques du théosophe tourangeau. Pourtant, comme l'a signalé Madeleine

---

<sup>9</sup> Dans cette oeuvre, Balzac, retraçant les étapes de son éducation sentimentale, a sans doute livré le plus intime de lui-même.

Fargeaud, il y a deux points au moins sur lesquels Balzac ne peut être d'accord avec Saint-Martin. D'une part, Saint-Martin accuse les savants de ne diffuser que de fausses sciences, qui mettent un bandeau sur les yeux des hommes ; d'autre part, il professe un spiritualisme intransigeant, qui comporte la négation absolue de la matière<sup>10</sup> (Fargeaud, 131). Or cette idée, si contraire à la philosophie de Balzac, est constamment exprimée par Mme de Mortsauf et adoptée par Félix, du moins jusqu'à sa chute. Henriette refuse de vivre de la vie terrestre : «elle nous ravale trop en faisant dominer l'égoïsme des sens sur la spiritualité de l'ange qui est en nous»(1168) ; quant à Félix, en présence de sa « divinité secrète »(1080), il se revêt idéalement de la « robe blanche des lévites.»(1083)

La sainte de Clochegourde a d'autant plus de mérite à rester vertueuse, qu'elle a les exigences des sens<sup>11</sup>. Henriette de Mortsauf se refuse à considérer Félix autrement que comme son enfant, au même titre que Madeleine, que Jacques ou que M. de Mortsauf (N'aimant plus son mari que de charité chrétienne, elle vit en religieuse et sèvre son époux<sup>12</sup>; elle n'accorde rien physiquement à son mari ; le

---

<sup>10</sup> “Je dirai à la matière : Cesse de séduire mes yeux par l'image de ta feinte réalité”(L'Homme de désir, ch.CLX.) “Tu te spiritualiseras au point d'être quelquefois en état de te demander : Est-ce qu'il y a de la matière?”(ibid., ch.CCLXXI.)

<sup>11</sup> Sur ce point, Mme Carraud semble hors de doute être un des prototypes réels de Mme de Mortsauf : Elle se refuse par dignité, car elle comprend que c'est l'instinct sexuel, plus que la passion, qui anime Balzac; elle se refuse, parce que la maternité donne un sens à sa vie; elle se refuse, enfin, parce qu'elle a une conception élevée de ses devoirs de mère et d'épouse : « Je suis voluptueuse, dites-vous, et je résiste à la volupté ! » Victorieuse, mais à quel prix ? Mme Carraud offre à Honoré, avec sa sympathie, une initiation aux “délices de la chasteté volontaire.”(Correspondance, t.II, p.117, 10 septembre 1832.)

<sup>12</sup> Comme l'a signalé Max Andréoli, la date exacte du début de cet état de fait n'est pas précisée dans le texte du *lys*; on ne peut que la déduire de l'âge de Jacques, qui a onze ans en 1814. Une constatation cependant s'impose : Félix se présente à Clochegourde à la mi-août de cette année-là, et son premier départ de la vallée de l'Indre vers Paris se situe à la mi-octobre; c'est une semaine avant qu'il entend de la bouche de M. de Mortsauf

détail ultérieur du baiser qui glisse sur la chevelure, commun aux deux personnages, est révélateur. Henriette, ou plutôt Blanche, reste à l'égard de M. de Mortsauf ce que son premier prénom indique, sans compromission – mais non sans scrupules de conscience, comme le montrent les reproches qu'elle s'adresse devant Félix) et cela même si (d'autant plus que) les tentations qui la sollicitent sont puissantes : ce ne sont que des tentations et elle ne s'y abandonne jamais, parce qu'elle est soutenue par une puissance plus grande, celle de sa foi. Il serait vain de soutenir que ce nigaud de Félix n'a pas compris qu'il laissait passer l'occasion, comme semble le suggérer la lettre finale d'Henriette : « Henriette a fait en sorte qu'il ne s'en présente aucune »(Brombert, 10)<sup>13</sup>.

Or le dénouement montre que ce spiritualisme est un leurre. Mme de Mortsauf s'immole à une vertu que peu de femmes ont autant de force et de volonté de pratiquer : la chasteté. Cette créature angélique est prise dans une surestimation de ses forces en refusant d'être femme pour être uniquement mère : <sup>14</sup>Chasteté et volonté se rencontrent. Dans la théorie de la volonté de Balzac, la virginité autorise une plus forte concentration d'énergie de la personne. Il en est ainsi de la cousine Bette. Pour Henriette de Mortsauf, mariée (mais elle se refuse depuis un certain

---

l'accusation que celui-ci adresse à sa femme, de le rendre fou par la privation qu'elle lui inflige: il est fort improbable, et le contexte le laisse entendre, qu'il s'agisse d'une initiative récente.(Andréoli,174)

<sup>13</sup> Henriette de Mortsauf est une sainte – moyennant quoi elle vit cloîtrée dans son domaine de la vallée de l'Indre, car il est vrai que “la sainteté des femmes est inconciliable avec les devoirs et les libertés du monde. Emanciper les femmes, c'est les corrompre.”(993)

<sup>14</sup> Julie d'Aiglemont, au contraire, décide sans aimer son époux (mais avant de revoir Arthur chez Mme de Sérisy devenue la maîtresse de Victor) de le reconquérir, de feindre, dans l'intérêt de sa fille sans doute, “un amour qu'elle ne pouvait plus éprouver”(La Femme de trente ans, 561), de le séduire par des artifices de coquette, bref, de s'élancer “dans les froids calculs de l'indifférence.”(La Femme de trente ans, 613)

temps au comte), il s'agit comme d'une « revirginisation », <sup>15</sup> selon l'expression de J. Rossard. Elle idéalise son amour pour Félix de Vandenesse et y apporte toute sa volonté. Malheureusement, la jeune femme n'a pas la santé physique nécessaire pour combattre efficacement l'appel des sens en dépit de sa forte volonté. Son organisation est trop nerveusement fragile. Elle meurt donc de ces efforts. Le cancer de l'estomac que diagnostiquent les médecins n'est que le signe de la maladie psychique et morale dont souffre une héroïne à bout de volonté. Le docteur qui traite Mme de Mortsauf reconnaît qu'il y a en elle une lassitude de vivre. (Rossard, 85)

Dans cette oeuvre, Balzac annonce moins Mauriac que Bernanos et Claudel. Comme l'abbé Donissan, Henriette connaît le désespoir et côtoie l'abîme, prête à renier sa foi et son espérance : « Je ne sais plus ce qu'est la vertu, dit-elle, et n'ai pas conscience de la mienne ! » (1161) « Ils me parlent de paradis ! .. Non, l'enfer, s'écria-t-elle, mais le bonheur ! » <sup>16</sup> (1160) Henriette se laisse aller à son cri de bonheur alors qu'il est trop tard. La jeune femme, qui vit à la Restauration dans un milieu en retard sur son époque mais sans force d'âme et qui est aussi influencée par son temps, est une romantique qui s'ignore, « décalée » par rapport aux coquettes de Paris, à sa famille trop sévère, et sans l'audace d'une héroïne romantique à la Mathilde de la Mole. L'angélisme est donc condamné comme utopique et dangereux. Il n'en demeure pas moins que la doctrine de Saint-Martin, même si à la fin elle est reniée, imprègne tout le roman et détermine ses structures.

---

<sup>15</sup> Assez tôt après l'arrivée de Félix à Clochegourde, elle l'admet dans sa confiance pour lui raconter tous les chagrins que lui cause son mari; et parmi ces chagrins, le moins affligeant n'est pas celui d'avoir à faire face aux revendications qu'il lui fait de ses droits conjugaux. Confidences indiscretes, et dont l'indiscrétion n'est dépassée que par celle de Mortsauf lui-même qui, plus tard, en présence de Félix, accuse sa femme de rester virginale à ses dépens. Henriette répond à cette situation en se réfugiant dans sa vocation de mère; même son attachement à son époux a quelque chose de maternel.

<sup>16</sup> C'est une phrase qui figurait dans l'originale, mais que Balzac a ensuite supprimée.



C'est elle qui inspire à Mme de Mortsauf à la fois ses vertus stoïques et sa douceur ; c'est elle qui apporte une justification métaphysique à sa morale fondée sur la théorie des devoirs. C'est elle qui confère à son existence des dimensions surnaturelles. « Tantôt, affirme Saint-Martin, Dieu m'a consolé au moment où j'allais recevoir des tribulations, tantôt il m'a envoyé des tribulations dont il n'y avait que lui qui pût me consoler. » (Brombert, 9) Ainsi Mme de Mortsauf voit le doigt de Dieu dans tous les événements de sa vie. Tribulations et consolations se succèdent. Mais les tribulations sont de plus en plus éprouvantes : le caractère du comte ne cesse de s'aigrir<sup>17</sup>, la maladie de Jacques, après des rémissions, s'aggrave : la trahison de Félix est le coup de grâce. En revanche, les consolations, de plus en plus rares, se révèlent trompeuses. « Le quinze octobre sera certes un grand jour ! » (1068) Jacques, qui prend sa première leçon d'équitation, semble avoir recouvré la santé, le comte se montre aimable, Félix est là. Mais ce quinze octobre sera « une journée unique en la vie de cette pauvre femme » (1070)

#### **d) La société et la nature**

Henriette de Mortsauf incarne la souffrance des sensations plus ou moins bien contenues par un stoïcisme martiniste, gauchie par la théosophie du temps. Le

---

<sup>17</sup> La résignation d'Henriette tient sans doute à la pitié qu'elle a de son mari; c'est une pitié fondée sur la croyance, une religieuse pitié qui rapproche les distances. Parlant à Félix de M. de Mortsauf, elle avoue : « Je suis sans énergie contre ceux que je plains. La pitié détend toutes mes fibres et mollifie mes nerfs ». Et elle prend le parti de pardonner à son époux ce qu'il ne veut pas se pardonner à lui-même, quitte à s'enfermer dans Clochegourde. On comparera à ce passage la phrase qui résume l'attitude de Julie d'Aiglemont (l'héroïne de *La Femme de trente ans*, qui, différente d'Henriette, nourrit vis-à-vis de son époux une répugnance totale et choisit l'adultère) : « Elle avait pour son mari cette compassion voisine du mépris qui flétrit à la longue tous les sentiments. » La compassion qu'éprouve Julie pour son mari, est une compassion teintée de dédain qui agrandit les distances. Selon Max Andréoli, l'opposition majeure entre les deux héroïnes découle de la différence des milieux dans lesquels leur action se déploie. (166, 172-3)

martinisme forme Henriette sans doute à la résignation mais ne la met pas en garde contre les confusions de l'amour que, tout au contraire, il encourage. Cette créature angélique se fie à l'amour chaste, croit à une connivence possible entre ses désirs et son aspiration religieuse. Chimérique espoir. Elle ne peut étouffer les âpres réclamations de la chair, retient seulement ses cris et montre un front serein. A l'antagonisme théorique entre l'âme et les sens, Curtius pense qu'on ne peut trouver un équilibre ; mais pour Balzac, les sens et l'âme sont, dans les réalités de la vie, étroitement liés. « Le sentiment d'amour, en effet, enveloppé de tous les voiles de l'imagination, ne peut s'abstraire du noyau instinctif qui l'irradie dans l'ombre. La loi de nature, le génie de l'espèce, comme dirait Schopenhauer, transcende l'individu. »(Vaillant, 59)

La société et la nature ont des exigences opposées. Or contrarier l'une ou l'autre entraîne de douloureuses conséquences. C'est ce que, dans *Sténie*, Vanhers enseigne à Job, épris d'une femme mariée : «L'adultère est affreux ; affreux selon les lois, juste dans la nature »(*Sténie*,138-9) ; Vanhers n'hésite pas à conseiller l'adultère à son ami, car « la nature punit sévèrement les infractions à ses lois. » Balzac fait sienne cette théorie, lorsqu'il entreprend de séduire Laure de Berny : « Est-ce ma faute si la société est assise sur des bases contraires à la nature ? »(*Correspondance, t. I*, p.163, avril 1822) Laure se laisse convaincre, sans trop de résistance, et dix ans plus tard elle n'en éprouve aucun regret : « La nature ni la société ne pardonnent jamais à celui qui transgresse leurs lois ; je me trouvais nécessairement rebelle envers l'une ou l'autre ; il m'a fallu offenser cette dernière ; je sais ce qu'elle me réserve ; mais si je peux te voir dans le lointain, grand et honoré, et bien, je serai contente sinon heureuse ; car si je suis fière de lui, il me semble que ni ma conscience ni le monde ne pourront me rien reprocher »(idem).

A l'opposé de Laure, la chaste Henriette choisit la « société » et stoïquement

résiste à l'appel de la nature : Henriette pratique sa théorie des devoirs<sup>18</sup> ; c'est par devoir qu'elle épouse l'odieux Mortsauf ; c'est par devoir qu'elle lui reste fidèle et le sert avec un dévouement mal récompensé. Toutefois, dans sa lettre d'adieu, elle avouera que les baisers de Félix, depuis le bal de Tours, ont dominé sa vie et sillonné son âme. Pendant la maladie du comte, elle souhaite même se donner à son ami, mais cette folie a été courte. Puis l'amour « si naturel » de Félix pour l'Anglaise lui révèle des secrets qu'elle ignore ; elle s'aperçoit qu'elle est trahie par la nature. Si Clochegourde est le lieu d'une vie rangée dont l'héroïne est le centre, la vallée de l'Indre, au contraire, est un appel aux sens, à la touffeur des désirs interdits, la torpeur pensive et la volupté. Les silences y sont autant d'étreintes et les bouquets de ses fleurs parlent de passion. A l'approche de la mort, sa chair se révolte : « Pourquoi ne m'avez-vous pas surpris la nuit ? Mourir sans connaître l'amour ! Nous ne nous sommes aimés qu'à demi. Une heure de lady Dudley vaut l'éternité. »(1203) A la demande de Mme de Berny, Balzac censure ce passage qui figure dans la version originale (cf.*histoire du texte*, p.1650) ; mais les cris de la chair se font encore entendre dans la version définitive : « Je veux être aimée, je ferai des folies comme lady Dudley. »(1203) Félix, bouleversé, ne reconnaît pas l'ange de Clochegourde : « Non, dis-je, ce n'est plus elle »(1124).

La société s'efforce d'étouffer la nature ; or à chaque instant celle-ci affirme ses droits. Parce qu'elle est l'objet d'un interdit, la nature prend des masques. C'est pourquoi *Le Lys dans la vallée* apparaît comme un roman (ou plutôt un long poème) métaphorique. Tantôt consciemment, tantôt inconsciemment, les personnages font des gestes et prononcent des mots qui ont un double sens. Il leur arrive même de se

---

<sup>18</sup> Au nom de la morale, Henriette condamne cette théorie des criminels qui amène "l'homme à croire que tout ce qu'il s'attribue secrètement sans que la loi, le monde ou l'individu s'aperçoivent d'une lésion, est bien ou dûment acquis."(1003) Henriette éprouve une horreur profonde pour ce cynisme, auquel elle oppose sa théorie des devoirs. Théorie qu'elle pratique stoïquement.

constituer un langage secret, en dehors de la parole, et à leur usage exclusif. Lorsque, pour la première fois, Félix quitte Clochegourde, au moment des adieux, Henriette se penche vers son fils : “cher petit ! dit la comtesse en baisant Jacques avec passion.”(1082) Elle ne sait pas que ce baiser d’amante s’adresse à un autre. Quand Félix, après sa trahison, revient à Clochegourde, Henriette baise sa fille au front, en murmurant : “Pauvre fille !”(1151) Elle ignore que c’est elle-même qu’elle plaint. La censure de la société (du moins de la société de cette époque) interdit absolument l’expression libre et directe des désirs sexuels. Aussi Félix a-t-il recours aux “fugitives allégories” de ses bouquets pour traduire ce qu’il ressent au plus intime de sa chair. Il choisit des fleurs dont le parfum, la forme et les couleurs évoquent clairement l’union physique. “Les apparences sont sauvées; la nature s’exprime par des moyens détournés afin de ne pas encourir la censure de la société”(Durry, 19). La société est une contrenature : il n’y a pas de communication, l’antinomie est absolue.

## 2 Les raisons de la trahison

### a) L’érotisme frustré

Avant Henriette de Mortsauf, Juana de Mancini et Julie d’Aiglemont, mentionnées dans *Le Lys dans la vallée*, Jeanne d’Hérouville, Berthe de Rohan, ont épousé des hommes nuls ou pervers, auprès desquels elles n’ont goûté aucune des joies du mariage. Presque toutes ces épouses frustrées ont trouvé une compensation dans la maternité. A plusieurs reprises, Balzac insiste sur ce qu’il y a de charnel, sinon d’érotique, dans l’amour maternel. Ainsi Jeanne d’Hérouville se faisait de son fils un simulacre d’amant, en savourant les plaisirs d’une amoureuse maternité; le fils de lady Brandon l’appelle chérie, lui baisant les pieds et les lèvres.<sup>19</sup> On ne

---

<sup>19</sup> Berthe “la repentie”, héroïne des *Contes drolatiques*, fait de son petit gars “le lieutenant d’ung amant, lui quittant ses mignons tettins auxquels il mordoyt ferme, aultant que il

relève aucune scène de ce genre dans *Le Lys dans la vallée*; c'est auprès de Félix, non de Jacques, qu'Henriette connaîtra de troubles émois; et pourtant elle n'accorde aucune privauté ou mignardise à son enfant d'adoption, qui doit se contenter de lui baiser le bout des doigts. Chez Félix, l'acceptation de cette position est due, au départ, à la fois à sa jeunesse, à son inexpérience et à l'ascendant qu'exerce sur lui une femme mûre. Du reste, au cours de ses premières relations avec elle, il se voit forcé d'expier une énorme indiscretion ! C'est ce qui explique sans doute, en général, sa docilité envers elle. Dans leur première conversation intime, il accepte les conditions imposées par Henriette, non pas à contre-cœur, mais avec enthousiasme(Flat, 43) : après avoir accompli l'étrange geste de boire les larmes d'Henriette, il s'écrie : "Voici la première, la sainte communion de l'amour. Oui, je viens de participer à vos douleurs, de m'unir à votre âme, comme nous nous unissons au Christ en buvant sa divine substance. Aimer sans espoir est encore un bonheur ... Je me donne à vous sans arrière-pensée, et serai ce que vous voulez que je sois."(910)

L'adorateur spirituel d'Henriette savoure comme une expérience extatique les petits actes d'hommage qu'elle lui permet de faire. Il donne le change à sa passion en cueillant des fleurs sauvages pour lui faire des bouquets. Il est tellement sa propre dupe qu'il s'épand en effusions lyriques sur les langueurs enchanteresses, les moments de suavité divine et les contentements qui suivent de tacites immolations. Il tire une certaine distraction, un soulagement même, de la position privilégiée dont il jouit dans le ménage des Mortsauf. Il trouve plaisir à partager l'anxiété d'Henriette au sujet des enfants de celle-ci ; à servir d'amortisseur toutes les fois que l'égoïsme de M. de Mortsauf réduit sa femme aux larmes ; et même, quand Mortsauf tombe malade, à aider Henriette dans ses efforts pour le ramener à la santé ; car, dissemblable en cela à Mme Hanska, Henriette ne consentira jamais à

---

vouloyt, et il y estoyt toujours comme ung amant."(*Les Contes drôlatiques*, 97)

entretenir la pensée que la mort de son mari pourrait aplanir la route pour Félix et elle.

Même avec la fuite du temps continuent intarissablement ses effusions extatiques et les tributs qu'il paie à son inaccessible « lys dans la vallée ». Mais derrière cette rhétorique on peut deviner l'érotisme frustré. Comment s'étonner de ce que, lorsqu'une femme sans inhibitions entre dans sa vie, sa résistance est de courte durée ? On peut accorder à Arabelle quelque sympathie lorsque, après l'avoir écouté chanter les louanges de sa rivale, elle lâche ce cinglant commentaire sur les attitudes pieuses d'Henriette : « On se donne, ou l'on se refuse ; mais se refuser et moraliser, il y a double peine. »(998) Et certainement Félix se voit astreint à écouter beaucoup de prédications morales quand il retourne à Clochegourde pour se disculper aux yeux d'Henriette. On peut accepter ce qu'il lui dit à cette occasion comme sa propre conclusion – celle de Balzac aussi – sur la question de l'amour platonique. Il fait la déclaration – circonspecte mais incontestablement sincère – non pas en effet des droits de l'homme, mais des besoins de l'homme en matière d'amour : « Henriette, il est des mystères de notre vie que vous ignorez. Je vous ai rencontrée dans un âge auquel le sentiment peut étouffer les désirs inspirés par notre nature ; mais plusieurs scènes dont le souvenir me réchaufferait à l'heure où viendra la mort ont dû vous attester que cet âge finissait, et votre constant triomphe a été d'en prolonger les muettes délices ; Un amour sans possession se soutient par l'exaspération même des désirs ; puis il vient un moment où tout est souffrance en nous, qui ne ressemblons en rien à vous. Nous possédons une puissance qui ne saurait être abdiquée, sous peine de ne plus être hommes. Privé de la nourriture qui doit l'alimenter, le cœur se dévore lui-même, et sent un apaisement qui n'est pas la mort, mais qui la précède. La nature ne peut donc être longtemps trompée ; au moindre accident, elle se réveille avec une énergie qui ressemble à la folie. Non, je n'ai pas aimé, mais j'ai eu soif au milieu du désert. »(1011) Voilà pour Félix, le moment de vérité. Quant à Henriette, toute

sa sensualité, douloureusement contenue, ne s'extériorisera que sur son lit d'agonie, lorsqu'elle étreindra désespérément celui auquel elle regrette de n'avoir pas appartenu. Pour Balzac, il ne saurait exister d'amour véritable rien qu'avec les abusives croyances de l'amour platonique. L'union des âmes est nécessaire dans l'amour vrai mais elle ne suffit pas.

*Le lys dans la vallée*, roman de l'impossible amour, prend quelques analogies de surface avec les formes classiques de l'amour, courtois, pastoral et platonique. Un mot pour expliquer l'esprit de ces trois formes de l'amour semble ici indispensable. Dans le roman de cour, de l'amour courtois, le jeune héros a tout de suite le cœur de sa dame, mais il lui reste fort à faire pour obtenir le corps. Il part pour de longues épreuves, difficiles et imprévues, au bout desquelles il mérite sa récompense. La pastorale du XVIIe siècle, dont *l'Astrée* est le type, n'est pas sans rappeler, tout merveilleux à part, les romans épiques du XIIe. Le sentiment d'amour s'y représente encore comme une vertu, très pur, très fidèle, d'une constance vraiment héroïque et impose une soumission absolue à l'objet de son adoration ; il est vraiment chevaleresque. Il s'agit de se montrer digne d'une dame qui s'estime d'un très haut prix. De grandes démonstrations doivent en faire la preuve, et plaire à son orgueilleuse réserve, comme de longs délais doivent vaincre sa délicate pudeur. La récompense est lente mais sûre. Quelle est en fin de compte la part du véritable amour dans ces figures féminines, qui boivent à longs traits l'hommage et l'admiration ; accepte-t-il de tant attendre ? En tous cas la situation se retrouve dans la réalité du monde précieux. Julie d'Angennes fait attendre treize ans sa main au duc de Montausier. Quant à l'amour platonique, il est accepté, voulu comme tel ; « il y trouve sa satisfaction, délicate, légèrement perverse aussi. Il est heureux et n'a pas d'histoire. » (Jacques, 93)

Dans *Le lys dans la vallée*, le cadre champêtre, les personnes de distinction qui s'y promènent, les sentiments où l'amour se pare de vertu, les conversations

élevées font en quelque façon penser à une pastorale. Maurice Bardèche, de son côté, a évoqué l'amour courtois, d'autant que Félix lui-même y fait plusieurs allusions : Henriette découverte au bal a été pour lui « la Dame aux mains de laquelle reluit la couronne promise aux vainqueurs du tournoi. »(919) Plus tard, il dit de sa passion qu'elle « recommençait le Moyen âge et rappelait la chevalerie. »(901) Ne part-il pas en effet pour la grande aventure du monde où il doit emporter de haute et loyale lutte la première place, dont il fera honneur à sa dame ? Mais là s'arrête la comparaison ; les épreuves sont douces, le succès rapide, trop préparé par d'autres et le jeune chevalier succombe au premier tournant. Sans doute lui manque-t-il cet espoir que le héros épique emporte avec sa lance et qui est le vrai soutien de son courage et de sa vertu : la mysticité de Félix concourt grandement à identifier ce sentiment d'amour qu'il éprouve pour Henriette, mais elle n'est pas assez forte pour le rendre réellement pur. Elle a d'ailleurs moins trompé Félix lui-même que nombre de ses commentateurs. L'âme et les sens, il le dit bien, sont également charmés. Comme on le sait, la « sainte » de Clochegourde, celle qui est l'âme, qui dégage pourtant une impression sensuelle et pure à la fois, charme vingt-huit d'abord les sens chez Félix. Cette chaste femme de 28 ans attire Félix par ses épaules et sa gorge. La scène n'a rien de chaste en dépit du haut-le-corps de la comtesse, malgré « le pourpre de la pudeur offensée »<sup>20</sup>. Si Félix s'écrie : « aimer sans espoir est encore un bonheur »(992), c'est l'émotion à la vue des larmes d'Henriette qui le lui fait croire un instant. Sincérité du moment, dont le plus honnête peut-être mais non le plus lucide est dupe, car il avoue dès le début, « séraphique en sa présence, mon amour devenait loin d'elle mordant et

---

<sup>20</sup> “Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler .. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard, plus hardi que ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flos de dentelle ...” (993)



altéré comme un fer rouge.»(917) La comtesse ici a donné son coeur mais ne donnera rien d'autre, Félix ne le devine que trop. Ainsi l'essentiel du roman courtois manque. Plus encore sommes-nous loin de l'amour platonique qu'on a cru y voir, on ne sait pourquoi ; « le sentiment inapaisé ne procure ici, au lieu d'un plaisir discret et raffiné, que tourments et souffrances. »(Vaillant, 73)

### **b) Le refus de la sexualité**

Les motifs d'une trahison<sup>21</sup> sont peut-être plus complexes, obscurs, indéfinissables que ceux qui paraissent. L'attraction vers l'autre, beauté, vanité, vertige des sens, n'est pas tout ; elle suppose une égale désaffection, avouée ou non, pour la première. Félix s'abuse, on ne le croit pas d'ailleurs sincère quand il assure n'avoir pour lady Dudley que l'attrait des sens et toujours aimer, comme autrefois, la comtesse : «A toi l'âme, à toi les pensées, l'amour pur.» (1169) Ce n'est qu'un assez pauvre plaidoyer. La vérité, il vient de la dire à Nathalie, "J'aimais passionnément lady Arabelle."(1029) Il n'aime plus Henriette<sup>22</sup>; sa velléité de revenir à elle n'est qu'un mouvement de courte durée, où se mêlent la honte, la pitié, le remords, la reconnaissance, sentiments que suscite brusquement son émotion devant la douleur de celle qu'il a trahie et qui font passagèrement revivre son ancien amour. La comtesse l'a parfaitement compris et brise net : «Henriette n'existe plus, maintenant vous avez une paisible amie. »(1113) Ici nous en voyons

---

<sup>21</sup> Félix manque de fermeté : il écoute docilement les conseils d'Henriette, se laisse subjugué par Arabelle, éconduire par Madeleine et par Nathalie. Il cède trop vite et trop facilement; il y a une faille dans ce caractère.

<sup>22</sup> Félix méconnaît la profondeur, la gravité de l'amour qu'elle a pour lui ; il ignore l'absolu de son attachement ; il n'en comprend ni la grandeur ni la souffrance. Et la comtesse le sait bien, qui lui pardonne : mauvais juge de lui-même, Félix juge mal sa partenaire, n'en devine pas les sentiments à travers les attitudes; après des années, il se trompe encore comme aux premiers mois. Il suffit qu'elle montre son inquiétude à la maladie d'un enfant ou du comte, pour qu'il se désole : "J'aimais donc seul." (1125)

plusieurs causes vraisemblables, en laissant de côté la plus banale, celle de l'absence, dont les longueurs s'expliquent d'ailleurs mal, puisque, dès la première année de ses fonctions auprès du roi, Félix dispose de six mois pour lui-même ; elle ne joue pas, la lumineuse Henriette brille toujours dans l'âme de Félix.

Nous croirions volontiers que la raison déterminante de la trahison est l'intuition profonde, la certitude pour ainsi dire latente, du refus définitif de la comtesse, le pressentiment de son impossible amour. Sous les oscillations de l'espoir, qui font normalement partie du sentiment amoureux, sous les illusions qui s'en dégagent naturellement, si difficiles à distinguer des réalités, puisque tout le jeu de l'amour repose, au moins jusqu'aux aveux, sur une interprétation subjective, Félix au fond de lui-même n'espère pas. Ce qui n'est au début qu'une crainte raisonnée, une vision claire des difficultés, se transforme en une sorte de conviction subconsciente, un pessimisme foncier qu'on voit affleurer au moindre incident. Avant même d'entrer à Clochegourde, un léger trouble le saisit, devant la devise des Blamont-Chauvry : voyez tous, nul ne touche. N'est-ce pas une belle allégorie ? Le destin est écrit sur la porte, comme sur celle de l'Enfer de Dante.

Il en a d'ailleurs parfois de claires intuitions : « Elle montait à des hauteurs où les ailes diaprées de l'amour ne pouvaient me porter », (1073) car il est, lui, le « jeune homme altéré de plaisir. » (1087) Lorsqu'enfin Henriette à genoux lui donne ses cheveux, avant son départ, et qu'il pose un baiser sur son front, il comprend cette fois qu'elle ne sera jamais à lui. « Si l'amour l'avait amenée à se livrer, elle n'eût pas eu ce calme profond, ce regard religieux. »(996) Félix a bien comparé son amour, idéal par force, à l'amour chevaleresque, mais le chevalier qui part pour la quête a la promesse de sa dame. C'est un contrat d'honneur, le don est au bout de l'épreuve, le bonheur couronne l'aventure. Privé de cette force exaltante, le moderne héros courtois va succomber.

Lady Dudley, svelte, nerveuse, si vigoureuse sous son aspect frêle, remuante,

mondaine et sportive, se présente comme tout l'opposé d'Henriette, l'orient et l'occident, dit Félix. Que ses savantes séductions aient capté le jeune homme sage, nul doute ; mais il n'a pas beaucoup résisté. Pourquoi, se sentant faiblir, ne demande-t-il pas secours à celle dont il avait fait sa lumière morale, son guide spirituel ? Il est clair qu'il se laisse conquérir<sup>23</sup>, il est complice. La vanité, le désir sensuel, le point d'honneur masculin y sont bien pour quelque chose, puisqu'il les avance lui-même, mais ne font pas tout. Déguisé sous ces prétextes, il faut reconnaître l'amour-propre. Arabelle n'est pas seulement la compensation de son échec auprès d'Henriette,<sup>24</sup> mais la revanche de l'homme ; par ce succès, il s'affirme à ses propres yeux, il échappe enfin à cette enfance que semble encore prolonger un amour qui ne se veut que maternel. Voilà pourquoi il ne dit rien. (Vailant 78)

Lady Dudley<sup>25</sup> découvre une évidence à la comtesse : une femme peut chercher son plaisir avec la même ardeur absolue qu'elle a mise elle-même à sacrifier le sien. Or la comtesse l'a sacrifié en vain : ses désirs insatisfaits la détruisent. « Si Dieu nous a donné le sentiment et le goût du bonheur, ne doit-il pas se charger des âmes innocentes qui n'ont trouvé que des afflictions ici-bas ? » (1131) « Plus voluptueuse que tendre », Mme de Mortsauf peut mesurer très tôt la

---

<sup>23</sup> Il est vrai que Félix a affaire à forte partie. Lady Dudley a une sécheresse de cœur et une volonté qui lui assurent une redoutable supériorité. Balzac rencontre lui aussi dans sa vie, et à plusieurs reprises, ce genre d'amazones.

<sup>24</sup> Du propre aveu de Félix, sa passion pour Arabelle est exclusivement sensuelle et commandée par le plaisir. Ici l'on doit croire qu'il se trompe lui-même ; en réalité il aime entièrement, et cet amour est son excuse, qu'il ne sait pas faire valoir.

<sup>25</sup> En jeune héroïne romantique, de ce deuxième Romantisme plein de hardiesse, et anglaise de surcroît, lady Dudley n'hésite pas à faire scandale, à proclamer que l'amour est sa religion. Certes, Balzac n'aime pas les Anglais. Il a fait de sa lady un monstre d'égoïsme hors nature, une sorte d'araignée de la passion qui prend dans ses toiles des victimes fascinées par une impudeur qui atteint à la grandeur dans le mal.

violence en elle de la sexualité. Dans sa lettre posthume, elle évoque pour la première fois les baisers qu'à dix-neuf ans Félix jette dans son décolleté à la réception du Duc d'Angoulême : « Vous souvenez-vous encore aujourd'hui de vos baisers ? ils ont dominé ma vie, ils ont sillonné mon âme ; l'ardeur de votre sang a réveillé l'ardeur du mien ; votre jeunesse a pénétré ma jeunesse, vos désirs sont entrés dans mon coeur. » (1200) Le chaste amour d'Henriette pour Félix se développe donc non dans l'ignorance de la sexualité mais dans son refus : « Nos regards échangés, les respectueux baisers que vous mettiez sur mes mains, enfin les moindres choses me remuaient si violemment que presque toujours il se répandait un nuage sur mes yeux : le bruit des sens révoltés remplissait alors mon oreille. » (1231) Mme de Mortsauf est trop habituée à situer sa vraie vie dans l'intériorité pure pour ne pas se tromper sur l'amour. Elle ne perçoit pas qu'un amour qui voudrait refuser la sexualité est un non-sens dangereux. L'amour chaste, au lieu d'unifier Henriette, la divise à son insu contre elle-même et, à la première épreuve, dissocie sa personnalité. (Flat, 47)<sup>26</sup>

### c) Le danger des jeux faussement innocents

Si, quand elle envoie Félix à Paris pour débiter dans sa carrière, elle le munit d'avance d'une lettre volumineuse, toute remplie de sages préceptes, sur la façon dont il faut se comporter en société et s'avancer dans le monde – en y ajoutant un conseil qui ne laisse pas d'avoir sa signification propre : il doit cultiver l'amitié de femmes influentes – c'est-à-dire d'un certain âge – en évitant comme une peste la société de dames jeunes, c'est parce qu'au fond de son coeur Henriette était consciente du fait qu'elle livrait un combat d'arrière-garde. Dès l'avènement d'Arabelle Dudley, elle se rend compte que la bataille est perdue. Elle est assaillie de doutes sur le plan de conduite qu'elle avait adopté. Peut-être qu'après tout celui

---

<sup>26</sup> L'amour chaste dénoncé ici par Balzac l'est encore (et cette fois de façon caricaturale) dans *Le Frère d'armes des Contes drôlatiques*.

d'Arabelle avait été le meilleur. Mais de tels doutes ne sont rien en comparaison des sentiments qu'elle exprimera quelques jours avant de mourir. Avant de publier l'oeuvre, Balzac en adoucit la violence sur la demande de Mme de Berny, qui se trouvait scandalisée. Mais la portée essentielle de ces sentiments reste inchangée dans le texte définitif. Voici le texte original : « Si vous aviez été moins soumis, Félix, je vivrais, je pourrais veiller au bonheur de mes enfants, les marier, les guider dans la vie. Pourquoi ne m'avez-vous pas surprise, la nuit ? ... Mourir sans connaître l'amour, l'amour joyeux, l'amour dont les extases enlèvent nos âmes jusque dans les cieus. Car le ciel ne descend pas vers nous, ce sont nos sens qui nous conduisent au ciel. Nous ne nous sommes aimés qu'à demi. L'union des âmes ne précède pas l'amour heureux, elle en est la conséquence. Mon don de seconde vue m'a révélé ces plaisirs pour lesquels vous m'avez trahie ;vous aviez raison de m'abandonner pour les goûter, c'est toute votre vie, et je me suis trompée moi-même, car mes sacrifices ont été faits au monde et non à Dieu ! Et l'on me console en me parlant de l'autre vie ; mais y a-t-il une autre vie ? Celle-ci, je la connais, je l'aime, je ne veux pas mourir. Une heure de Lady Dudley vaut l'éternité ! »(cf. *L'histoire du texte*, 1309)) Aveu bien choquant en vérité, et Balzac eut raison de le supprimer. Mais la même conclusion s'impose dans le texte définitif. Dans une lettre qu'elle laisse pour Félix, elle admet franchement la folie de la tentative qu'ils avaient faite. Quant à elle, Henriette, elle n'avait fait que jouer le rôle de la femme forte à la vertu inexpugnable.

Les amours chastes laissent un goût de cendre; plusieurs oeuvres, publiées avant *Le Lys dans la vallée*, montrent déjà que ces jeux faussement innocents risquent de mal se terminer. Sténie tâche de cacher à Job la force de sa passion ; elle prétend ne l'aimer que comme une mère ou une soeur. Job, honnêtement, s'applique à jouer le rôle qu'on lui impose, et envoie à son amie des lettres qui préfigurent celles de Félix à Henriette : « Peux-tu méconnaître, Sténie, la nature de l'amour que tu inspires ? N'est-ce pas l'adoration la plus religieuse pour ton âme,

dont chacun de tels charmes annoncent la sainte pureté ? Je t'adore de loin comme un ange protecteur de ma vie ! Qu'ai-je besoin du reste, si j'ai ton âme ? » (*Sténie*, 152-3) Mais lorsqu'il danse avec Sténie, il se sent envahi de désirs si violents qu'il est obligé de prendre la fuite. Quand il la trouve seule chez elle, des fantasmes de viol et de meurtre bouleversent son imagination. La mort rôde autour de ces amants qui jamais ne s'appartiendront. Quant à lord Grenville, pourtant d'apparence si flegmatique, il a plusieurs fois calculé trop habilement les moyens de tuer le mari pour pouvoir y toujours résister, s'il demeurerait près de Julie, qui avoue avoir eu la même pensée. Leur histoire finit mal elle aussi. Enfin Louis Lambert, qui depuis l'enfance vit dans la sphère de l'esprit pur, ressent lui aussi des impulsions meurtrières, lorsque dans une loge du Théâtre-Français il voit une femme, jeune, belle, bien mise, « décolletée peut-être » (*Louis Lambert*, 277) et accompagnée d'un amant : « N'était-ce pas dans notre monde de Paris, commente Balzac, un éclair de l'amour du Sauvage qui se jette sur la femme comme sur sa proie, un effet d'instinct bestial joint à la rapidité des jets presque lumineux d'une âme comprimée sous la masse de ses pensées ? » (*Louis Lambert*, 300) En face de Pauline de Villenoix, Lambert éprouve des désirs d'une telle intensité qu'il n'ose même pas effleurer la main de sa fiancée, étant, explique-t-il, « dans un de ces moments de folie où l'on médite un meurtre pour posséder une femme. » (*Louis Lambert*, 252) A la veille de son mariage, exalté par « l'attente du plus grand plaisir physique, encore agrandie chez lui par la chasteté du corps et par la puissance de l'âme » (*Louis Lambert*, 352) Lambert sombre dans la folie et tente de se châtrer.

#### **d) Madame de Mortsauf désabusée**

Madame de Mortsauf est profondément chrétienne. Pour un être de cette qualité morale, les raisons du refus ne manquent pas. Les devoirs de l'épouse et ceux de la mère, auxquels elle sacrifie déjà tant de choses, lui sont sacrés. La vertu,

la fierté, la dignité, le respect d'elle-même qu'elle porte si haut, ne quittent jamais sa conscience et résistent à l'inclination. C'est bien qu'à toutes ces raisons raisonnables de son refus, s'en ajoutent d'autres, plus profondes, cachées, inexprimables, qui sont aussi les plus vraies et déterminantes. Comme l'a remarqué Niess Robert, Henriette est irrémédiablement pessimiste. Née avec un naturel heureux, le malheur l'a marquée trop tôt d'une manière indélébile ; elle ne croit pas au bonheur. Enfant sensible, elle a déjà été brisée par la dureté de sa mère et l'indifférence des autres. A peine goûte-t-elle l'affection de sa tante, celle-ci meurt. Le mariage ne lui apporte que déceptions, dégoûts, humiliations, une incessante et époussante querelle. Les enfants, qui feraient sa joie, sont souffreteux, toujours malades ; elle craint de les perdre et tremble tout le temps. Elle n'espère plus rien pour elle : « J'ai jugé la vie. »(978) Son expérience est faite. Dès le début, on en sent l'amertume. « La douleur est infinie, la joie a des limites »(981), dit-elle un soir à Félix ; quelques heures de répit, de gaieté l'inquiètent : « pour moi le bonheur est comme une maladie et j'ai peur qu'il ne s'efface comme un rêve. »(982) Sans en prendre une claire conscience, l'anxiété qui règne au fond d'elle-même a jeté sur l'avenir une ombre définitive, elle ne croit pas au bonheur humain.

Dans la réalisation de l'amour, elle entrevoit les tourments qui le suivent de près, la jalousie, la trahison, l'abandon. « Croyez-le, une vie d'amour est une fatale exception à la loi terrestre ; toute fleur périt, les grandes joies ont un lendemain mauvais, quand elles ont un lendemain. »(982) Trop jeune, elle a perdu toute illusion : « La vie réelle est une vie d'angoisse. »(983) Celle qui parle ainsi, tout au début, au jeune ami secourable, a déjà choisi sans le savoir : elle est sur la voie du renoncement. C'est déjà la pensée qui se retrouvera après la dernière expérience : « Elevez l'âme, vous la déchirez ; plus vous allez haut, moins de sympathie vous rencontrez. Je comprends aujourd'hui que le ciel et la terre sont incompatibles (..) Dieu seul est possible, notre âme doit être alors détachée de toutes les choses terrestres. »(1121) Dans cette âme grave et religieuse, les pas de

la mort ont précocement retenti. Henriette de Mortsauf rejoint ici la première et la plus illustre des héroïnes de l'impossible amour, la Princesse de Clèves, dont « le renoncement apparaît à l'état pur, dégagé de toutes les contingences familiales et sociales »(Durry, 19), selon le mot de Durry. Libre, la Princesse de Clèves repousse Nemours, refuse l'union qui a tout pour elle, l'amour, la fortune, la beauté, les convenances, l'agrément de la Cour. Rien ne fléchira son inflexible détermination ; elle donne ses raisons, la peur de ne plus être aimée après le mariage, de subir les tortures de la jalousie, d'être abandonnée. Si fortes qu'elles soient, ces craintes théoriques ne pourraient prévaloir contre un sentiment vivant qu'elle n'a jamais pu vaincre. Mais une raison plus profonde les rend invincibles. Depuis la mort de son mari, quelque chose en elle a changé ; l'idée de la mort l'accompagne. La chrétienne a compris la vanité des choses humaines, elle ne peut plus goûter aux joies de la terre, l'espérance est flétrie, comme tous les sentiments expansifs. La Princesse de Clèves sait que son bonheur n'est pas de ce monde. N'a-t-elle pas déjà montré son détachement des plaisirs de la Cour, son désir de repos et de solitude ? Dès le début, elle ne se plaît qu'à la campagne, loin des agitations et des intrigues. C'est une âme de renoncement, que les circonstances révèlent et que la douleur a de bonne heure mûrie. (Niess, 139)

## Conclusion

Henriette de Mortsauf sortira vaincue dans l'âpre lutte de l'esprit et de la vertu contre les tentation de la chair. Dans l'agonie de quarante jours, avec ses délires nés de la sensualité, la comtesse se défait dans l'horreur de la frustration, la rage des désirs vains. « L'eau de l'Indre me fait bien mal à voir, mais mon coeur éprouve une plus ardente soif. J'avais soif, je veux vivre. Je veux monter à cheval aussi, moi ! je veux tout connaître, Paris, les fêtes, les plaisirs. Tout a été mensonge dans ma vie, je les ai comptées, depuis quelques jours, ces impostures. »(1244) La



souffrance est ici absolue.<sup>27</sup> En se laissant ensorceler par la belle lady, cette créature de feu, Félix condamne à un horrible supplice Henriette, qui meurt de faim et de soif. Par cette trahison, Clochegourde, privé d'eau et de soleil, est devenu un désert : « L'ouragan de l'infidélité, semblable à ces crues de la Loire qui ensablent à jamais une terre, avait passé sur son âme en faisant un désert là où verdoyaient d'opulentes prairies. »(1149-50) Telle est l'ironie cruelle du destin.

Disposés par la main savante du romancier, les faits et les sentiments interfèrent et courent ensemble au dénouement, qui va se réaliser dans la correspondance d'une mystérieuse logique. Ce n'est pas le cœur, brisé moralement, qui va faire les frais de la maladie, comme on pourrait trop facilement l'attendre. Ni le poumon, auquel la tuberculose de Jacques permet de prêter quelques dispositions qu'on verrait normalement s'exalter. Le mal inexorable vient saisir l'estomac, organe de l'appétit, et impose une nouvelle et terrible frustration. La comtesse meurt d'inanition, ne pouvant ni boire ni manger, malgré l'envie et le besoin, par l'obstacle qui interdit le passage des aliments. « J'ai faim. J'ai bien soif – J'avais soif de toi »(1158), dit-elle à Félix. « Elle a refusé de céder aux désirs qui réclamaient aussi leur satisfaction, à la faim et à la soif de bonheur qui la pressaient ; ce refus moral s'est comme inscrit dans son organisme, sous la forme symbolique du squirrhe »<sup>28</sup>.(Hunt, 13)

Est-ce deux formes d'amour essentiellement différentes que le roman dresse et incarne dans les deux femmes rivales ? Oui, mais il faut poser la question dans ses données exactes. Curtius pense que Balzac a conçu l'antagonisme entre l'amour charnel et l'amour spirituel comme le problème fondamental de la vie amoureuse ;

---

<sup>27</sup> La comtesse de Mortsauf meurt saintement : c'est l'effet de l'opium qui a endormi son corps ! Le romancier a pour elle cette dernière compassion.

<sup>28</sup> Sur la maladie mortelle de Mme de Mortsauf, cf. M. Le Yaouanc, *Nosographie de l'humanité balzacienne*, Maloigne, 1959.

insoluble problème, l'amour idéal entraîne le conflit de l'âme et des sens, et là gît la raison de l'échec. Sans doute les événements de Clochegourde peuvent se résumer de cette manière et l'amour pur s'y solde par un désastre. Mais n'est-ce pas, au-delà des faits, mettre en balance la contingence et le principe ? Si la comtesse s'engage dans la voie sans issue de l'amour idéal, c'est que sa vie, son passé, son âme façonnée par une dure expérience l'y ont poussée.<sup>29</sup> L'impossible amour n'est pas un idéal, s'il est vrai qu'il ne se conçoit qu'en des êtres d'exception et d'idéal. L'amour spirituel n'a pas son objet sur la terre, il appartient à Dieu. Ce n'est pas lui que Balzac veut opposer à l'amour charnel, le véritable amour ne sépare point l'âme et les sens. Il trouve dans cette union sa noblesse, sa garantie, son épanouissement, on peut dire sa liberté. Réduit à la seule sensualité, il révèle vite son incomplétude, sa misère, son esclavage ; la volupté, Curtius le rappelle à propos du *Lys*, est une des formes qu'emprunte le démon faustien. N'est-ce pas cet aspect ténébreux que Balzac, après la lumière des premières amours, jeunes, claires et pures, fait ressortir, en l'entourant des sombres images de la destruction, de la solitude et de la mort ?(Martineau, 28)

*Le Lys dans la vallée* marque à la fois le plus haut idéal balzacien de l'amour, et combien le mariage réel est loin d'en permettre la réalisation. Henriette a cru trop longtemps qu'on peut tenter des compromis candides entre les contraires, la vie conjugale et l'adultère, une mystique du dévouement à la famille et la recherche du bonheur hors du mariage. Dans l'abandon de Félix puis les tortures de la jalousie, enfin la folie de la frustration amoureuse, elle comprend qu'il faut choisir : « Je comprends aujourd'hui que le ciel et la terre sont incompatibles. Notre attachement fut la tentative insensée, l'effort de deux enfants candides essayant de

---

<sup>29</sup> La comtesse de Mortsauf a une mère qui la maltraite. Bien avant Henriette de Léoncourt, Sténie et, dans *Wannchlore*, Eugénie d'Arneuse ont été élevées sans tendresse par des mères autoritaires, capricieuses et égoïstes. Comme la comtesse, Félix vit une enfance solitaire et sans joie; il souffre d'être délaissé par une mère au cœur sec, drapée dans sa dignité froide.

satisfaire leur cœur, les hommes et Dieu. Folie, Félix ! »(1195) Toute sa vie tend au ciel ; elle comprend maintenant jusqu'où doit la conduire sa mystique de la résignation infinie : à l'anéantissement, à l'abandon total. Henriette doit confesser enfin qu'elle a vécu dans une folle illusion : «Oui, pour qui peut vivre dans la zone céleste, Dieu seul est possible. »(1157) Solution douloureuse d'une longue lutte, tragique renoncement. Et chose plus tragique encore, c'est que l'amante trahie s'écrie affolée à son lit de mort : « Tout a été mensonge dans ma vie .. Est-il possible que je meure, moi qui n'ai pas vécu ? »(1158) Ce sont des mouvements de faiblesse où la chair parle trop, lui dit sa misère d'avoir perdu son équilibre intérieur. Certains critiques trouvent cette fin immorale. Ils méritent le mot que Vautrin assène sur la tête de Goriot : « La vertu dans toute la fleur de sa bêtise. »(*Le Père Goriot*, 66) Car c'est justement dans ce cri de désespoir et d'agonie que l'art de Balzac révèle son émouvante grandeur. Exaltant une passion qui « recommençait le Moyen Age et rappelait la chevalerie », montrant cependant la révolte de la sensualité contre la sublimation enseignée par la tradition courtoise et l'idéalisme chrétien, peignant aussi la grandeur de la femme qui se perd, qui renonce à l'avenir et fait toute sa vertu de l'amour, *Le Lys dans la vallée* propose, sur le thème de l'amour, l'une des réflexions les plus caractéristiques de l'époque romantique.

## Bibliographie

Alain : *Balzac*. Paris : Gallimard, 1999.

Amadou (Robert) : « Balzac et Saint-Martin ».*L'Année balzacienne* 1987, p.19-31.

Andréoli (Max) : « Femmes de trente ans : Julie et Henriette ». Extrait de *Balzac, Le Lys dans la vallée et La Femme de trente ans*. Paris, Gallimard, 1993, p.160-184.

Balzac (Honoré de) : *Le Lys dans la vallée*. Pléiade, Gallimard, 1978.

--- *Le Père Goriot*. Pléiade, Gallimard, 1978.

--- *Louis Lambert*. Pléiade, Gallimard, 1978.

--- *Séraphita*.. Pléiade, Gallimard, 1978.

--- *Sténie*. Pléiade, Gallimard, 1978.

--- *La Femme de trente ans*. Pléiade, 1978.

--- *Les Contes drôlatiques*. Pléiade, 1978.

Beuve (Sainte) : *Volupté*. Livre de poche, 1981.

Borel (Jacques) : *Le lys dans la vallée et les sources profondes de la création Balzacienne*. Paris, José Corti, 1961.

Brombert (Victor) : « Nathalie ou le lecteur caché de Balzac » dans *Mouvements premiers : études critiques offertes à Georges Poulet*, J.Corti, 1972, p.4-18.

Coquillat (Michel) : *La poétique du mâle*. Paris, Gallimard, 1975.

Curtius (Ernst Robert) : *Balzac*. Traduit par Henri Jourdan. Paris, B.Grasset, 1953.

Donnard (Jean-Hervé) : *Introduction au Lys dans la vallée*. Pléiade, Gallimard, 1978, p.875-913.

Durry (Marie-Jeanne) : « L'amour dans La Comédie humaine » dans *Balzac*, sous la direction de Jules Bertaud, Paris, Hachette, 1975, p.15-29.

Flat (Paul) : « Les idées de Balzac sur l'amour et sur la société », extrait de *la Revue de Paris*, 1977, p.34-52.

Fleurant (Kenneth J.) : « Water and desert in *Le Lys dans la vallée* », *Romanc notes*, automne, 1979, p.11-33.

Frappier-Mazur (Lucienne) : « Le Régime de l'aveu dans *Le Lys dans la vallée* », *Revue des Sciences Humaines*, juillet-septembre 1979, p.44-57.

Hunt (Herbert J.) : « L'amour platonique chez Balzac », *French Studies*, vol.XII, n° 3, juillet 1978, p.2-26.

Jacques (Georges) : « *Le Lys dans la vallée*, roman éducatif et ésotérique », *Les Lettres romanes*,

février 1972, p.87-121.

Lascar (Alex) : « Une lecture du *Lys dans la vallée* », *L'Année balzacienne* 1977, p.55-74.

Le Yaouanc (Moïse) : *Nosographie de l'humanité balzacienne*. Paris, Librairie Maloine, 1959.

Martineau (Jacques) : « Les soupirs de la sainte et les cris de la fée, les voix du désir dans *La Femme de trente ans* et *Le Lys dans la vallée* ». *Revue de littérature comparée*. Publications de l'université de Pau, 1993, p.21-30.

Michel (Arlette) : *Le mariage chez Honoré de Balzac amour et féminisme*. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1978

Miller (Nancy K.) : « Tristes triangles. *Le Lys dans la vallée* and its intertext », dans *Pretext. Text. Context. Essays on XIXth Century French Literature*, Columbus, 1980, p.67-77.

Niess (Robert) : « Sainte-Beuve and Balzac : *Volupté* and *Le Lys dans la vallée* », *Kentucky romance quarterly*, 1973, p.121-145.

Rossard (Jacques) : *Pudeur et Romantisme*. Paris, Librairie A.G.NIZET, 1988.

Sand (Georges) : *Lélia*. Livre de poche, 1975.

Steinmetz (Jean-Luc) : « L'Eau dans *La Comédie humaine* », *L'Année balzacienne* 1981, p.115-137.

Vaillant (Alain) : « La poétique de l'outrance ». *L'Année balzacienne*, 1995, p.51-80.

Weinmann (Heinz) : « Bachelard et l'analyse du roman : structure des thèmes et des images dans *Le Lys dans la vallée* de Balzac », *Revue des Sciences humaines*, janvier-mars 1975. p 9-39.

## 莫梭服伯爵夫人的有罪貞操

陳維玲\*

### 摘要

本報告擬試圖批判長久以來被看作為女性最高度之美德：忠貞。報告循兩方向進行：「超凡入聖之危機」與「背叛愛情之緣由」。本報告強調必須重視慾望需求，並透過巴爾札克作品、理論，探究柏拉圖式愛情招致必然悲劇。莫梭服伯爵夫人信賴純潔愛情，認為可在其情慾及宗教渴求之間尋得協調；這是空想。小說最後伯爵夫人背棄其信仰與希望。本報告同時闡述男性於性方面的需求。費立斯對伯爵夫人表明：『未曾佔有的愛情透過慾望的激增得以支撐；但接著十分痛苦的時刻將來臨。我們男人具有某一不能被放棄的能力，違者就不能算是男人。喪失應該養活心臟的養料，心臟只得吞食自己，它感覺到一股平息，這股平息不是死亡，但是是死亡前兆。』本報告最後則揭露伯爵夫人拒絕費立斯的決定性原因：根深蒂固悲觀的伯爵夫人在愛情中看到的只有緊隨於它的負面之事：嫉妒、背叛和拋棄，而終走在棄絕塵世利益的道路上。

關鍵詞：莫梭服伯爵夫人，超凡入聖，柏拉圖式愛情，肉體愛情，  
宗教

---

\*台大外文系助理教授